

Les Enfants sont partis
Famille... je vous aime

El nido vacío — Argentine / Espagne / France / Italie 2008, 91
minutes

Élie Castiel

Numéro 260, mai-juin 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/58892ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Castiel, É. (2009). Compte rendu de [Les Enfants sont partis : famille... je vous aime / *El nido vacío* — Argentine / Espagne / France / Italie 2008, 91 minutes]. *Séquences*, (260), 38–38.

Les Enfants sont partis Famille... je vous aime

De presque la dizaine de films de Daniel Burman, *En attendant le Messie* (*Esperando al mesias*, 2000), *Le Fils d'Elias* (*El abrazo partido*, 2004) et *Les Lois de la famille* (*Derecho de familia*, 2006) tracent avec élégance et rigueur la trajectoire du jeune cinéaste, remarquable observateur de son entourage, légitimant sans gêne sa classe sociale, illustrant avec délice et enthousiasme les grandeurs et travers d'un univers qu'il connaît comme les doigts de sa main. Burman ou le cinéma de l'appartenance sociale.

ÉLIE CASTIEL

Selon toutes les apparences, le cinéaste articule sa thématique autour de l'institution de la famille et des origines. Mais dans son cinéma, ces deux aspects narratifs s'inscrivent dans une perspective à la fois analytique et intellectuelle. Si le mot d'ordre est « Famille, je vous aime », rien ne retient le jeune cinéaste dans la déconstruction du nid familial, dans sa remise en question. Les films de Daniel Burman présentent en premier plan des personnages d'origine juive, exprimant leur ethnicité à la fois avec courage, détermination, mais d'abord et avant tout avec un sens pratique. Ils sont en premier lieu citoyens à part entière, occupent des postes de choix ou bien encore exercent des professions libérales qui leur permettent de s'émanciper.



Réapprendre à flotter avant d'entrer dans le labyrinthe impitoyable de la mort.

Au contraire d'un Woody Allen, lui aussi juif, et qui souvent caricature son appartenance, Burman préfère l'insolence et la mélancolie, traçant inlassablement son cheminement d'un film à l'autre. On compare faussement Burman à Allen. Bien entendu, à l'instar de ce dernier, on retrouve chez Burman ce goût sacré pour le dialogue incisif, pour une mise en situation chorale et pour l'humour juif aux résonances corrosives. Mais là où Allen s'autocritique, se permet des jeux de mots et des tournures de style rocamboliques, Burman préfère le limpide, la décomposition analytique soigneusement contrôlée et finalement, ne cesse de spéculer à propos des personnages et de leurs multiples affectations.

Dans le cas qui nous retient, il y a d'abord Leonardo, dramaturge en crise de la soixantaine. Autour d'un dîner d'amis dans un restaurant, la simple présence d'une jeune femme à une autre table et celle d'un psychiatre qui lui décrit de fortes vérités sur les personnes de son âge suffisent pour qu'il se construise un univers imaginaire qui sera le noyau principal du film, autour duquel va s'organiser une mise en scène où déconstruction et linéarité vont s'entrecroiser avec une précision remarquable.

Peu importe si on se sent parfois un peu désorienté. Il s'agit ici, malgré certaines apparences (notamment en ce qui a trait à la simplicité du récit), d'un rapport entre les spectateurs et l'écran. Burman provoque pour mieux dissuader, séduit pour attirer l'attention et se permet même des réflexions sur la fragilité de l'existence, annonciatrice de notre inévitable finitude. Le titre original, *El nido vacío*, signifie « le nid vide », profonde constatation et affirmation de l'incontournable chemin vers le néant, qui ici est représenté par des accents de mélancolie et de douce dérision.

Les enfants sont partis et les parents doivent repenser leur couple. Ils deviennent chez Burman des héros du quotidien, assumant et livrant cette nouvelle lutte pour la survie, faisant face à d'autres épreuves, oscillant entre la révolte et la résignation. Entre Leonardo, le dramaturge (le créateur), et sa femme Martha (magnifique Cecilia Roth), un va-et-vient incessant entre la tendresse et l'amour, entre l'envie de partir et le goût de succomber aux multiples tentations d'une nouvelle fausse liberté.

Le couple résiste, entreprend un voyage exploratoire pour finalement atteindre une certaine sérénité. La transition entre l'âge qu'on dit intermédiaire et les premiers balbutiements de la vieillesse amène la nécessité de repenser son système de valeurs et ses comportements, en quelque sorte, de renouer avec son propre *ego*.

Burman illustre cette caractéristique sans besoin de psychanalyse, se fiant aux gestes et aux comportements des personnages, laissant libre cours à leur imagination. Il s'agit là d'une leçon de vie qui interpelle le spectateur. Se joint également à cette aventure humaine, une réflexion profonde sur la création littéraire, de sa genèse à sa gestation, montrant ses maintes dérives et son libre arbitre le plus édifiant, une façon comme une autre de conjurer ses démons intérieurs avant de confronter l'inévitable sourd chaos de la finitude. En fin de compte, les origines ne veulent plus rien dire. Être citoyen et s'affirmer, c'est ce qui compte le plus après tout, se définir et s'assumer. Et comme pour le couple du film, dans une des séquences les plus représentatives de l'œuvre, réapprendre à flotter avant d'entrer dans le labyrinthe impitoyable de la mort.

Avec *Les Enfants sont partis*, Daniel Burman propose une leçon de vie d'une efficacité remarquable, confirmant une fois de plus la force inégalée du cinéma argentin, indéniablement tourné vers l'humain et ses multiples réverbérations.

■ **EL NIDO VACIO** — Argentine / Espagne / France / Italie 2008, 91 minutes — Réal. : Daniel Burman — Scén. : Daniel Burman — Images : Hugo Colace — Mont. : Alejandro Brodersohn — Mus. : Nico Cota, Santiago Río Hinckelmann — Son : Juan Ferro — Dir. art. : Aili Chen — Cost. : Roberta Pesci — Int. : Oscar Martínez (Leonardo), Cecilia Roth (Martha), Inés Efron (Julia), Arturo Goetz (Dr. Sprivack), Jean Pierre Noher (Fernando), Eugenia Capizzano (Violeta), Ron Richter (Ianib), Carlos Bermejo (Marchetti) — Prod. : Anahi Berreri, Daniel Burman, Diego Dubcovsky, José María Morales — Dist. : A-Z Films.